

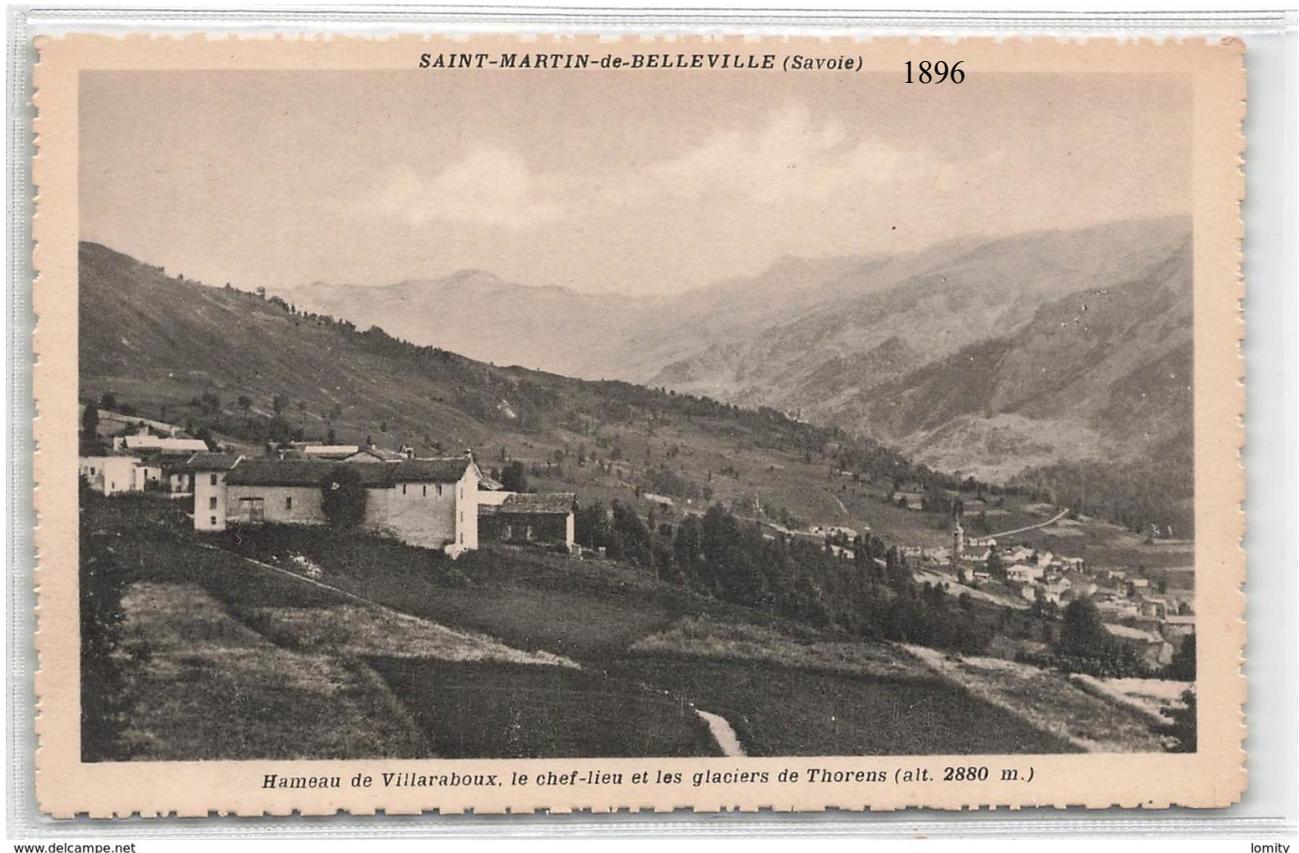


HUMBERT Ernest  
Chasseur alpin

Un des derniers soldats de la campagne  
1916-1919



Le 29 mai 1890, c'est la fête au hameau du Villard à Saint Martin de Belleville. Âgé de 32 ans, HUMBERT Jean-François épouse JAY Marie Antoinette qui a 20 ans. En 1893, c'est la naissance de leur fille Eugénie puis en 1896, celle de leur fils **Ernest**.



HUMBERT Alfred, **Ernest**, Auguste vient au monde le lundi 03 mars 1896, à la ferme familiale du Villard à Saint Martin de Belleville. Son père a 38 ans et sa mère 26 ans. A la ferme du Villard en plus des parents d'Ernest, vivent son grand-père Grégoire, son oncle Julien et sa tante Caroline, frère et sœur de son père et sa sœur Eugénie. Ernest est donc très entouré.

Cette année 1896 est celle des nouveaux jeux olympiques à Athènes remis sur pied par Pierre de Coubertin, et celle du développement industriel en Russie, du décès de Paul Verlaine, d'Edmond Goncourt et Alfred Nobel.

La vie s'écoule au rythme de la civilisation pastorale d'alors. Il faut pour entretenir les troupeaux, défricher, débroussailler, épierrer, déboiser, irriguer, faucher les alpages et engranger suffisamment de foin pour traverser le long hiver neigeux.

Toute la population de la vallée des Belleville vit regroupée dans une vingtaine de hameaux, dont celui du Villard, bien serrés autour de leur chapelle. Ernest mène donc la vie de tous les enfants de cette époque, participant dès que ses forces le permettent aux divers travaux nécessaires à cette rude vie.

Puis en octobre, quand on a sept ans, c'est la rentrée scolaire. L'institutrice, Mademoiselle FERRETTI Hortense est jeune (22 ans), et vient de la « ville ». En mai c'est le temps du renouveau en montagne et les élèves sont moins assidus aux cours. Ernest quittera l'école à 12 ans, en 1908, en sachant lire et écrire, sans certificat d'études. Il devient alors cultivateur avec son grand-père, son oncle et son père.

Le déclin démographique de la vallée des Belleville s'amorce en ce début du 20ème siècle. De l'émigration saisonnière en hiver, les Bellevillois passent à l'exode définitif vers les grandes villes ou vers la capitale de la Tarentaise, Moûtiers, profitant du dynamisme généré par l'industrie naissante du sodium, chlore et carbure. De plus Saint Martin ne reçoit pas l'électricité qui n'arrivera qu'en 1953. C'est dire si la vie est rude.

Six mois après les 18 ans d'Ernest, le 03 août 1914, c'est la guerre avec l'Allemagne. On pense qu'elle sera finie dans quatre mois, et qu'à Noël tout le monde sera de retour. Quelle erreur ! Fin septembre 1914, il y a déjà plus de 300 000 morts sur les champs de bataille. Alors on fait appel à la jeunesse. Les appels de classe sont avancés. Ernest fait partie de la classe 1916, et il sera appelé avec celle de 1915. C'est ainsi qu'en octobre 1914, il est convoqué au Conseil de Révision à Moutiers. Il mesure 1M65, a les cheveux noirs, les yeux marron foncé, un front moyen, un nez droit dans un visage ovale. Il est reconnu apte au service militaire.

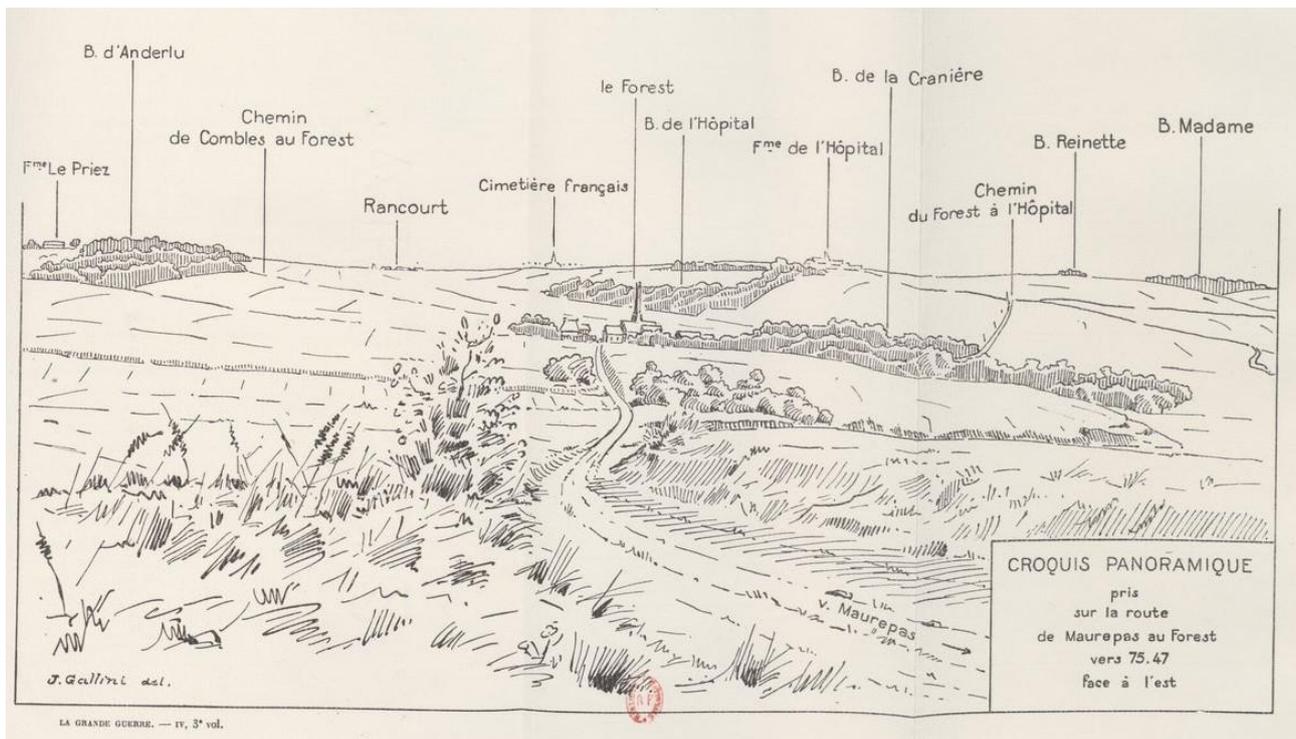
Le 28 juillet 1916, c'est l'heure de rejoindre le régiment sur le front. Il se trouve dans les Vosges, aux portes d'Épinal, au camp d'Arches. Avec le 6ème et 27ème BCA, le 28ème BCA d'Ernest forme la 6ème Brigade de Chasseurs, placée sous le commandement du Colonel MESSIMY, qui vient de quitter son poste de ministre de la Guerre pour servir sur le front. Cet homme est aussi celui qui va décider du changement d'uniforme au pantalon garance et celui dit bleu horizon. Pendant un mois c'est un entraînement intensif pour préparer les chasseurs au combat dans les tranchées car depuis début juillet la grande offensive de la Somme a commencé pour tenter de soulager Verdun qui depuis le 21 février 1916 est sous un déluge d'acier.

Le 22 août 1916, le Bataillon embarque en gare de Petite-Croix près d'Épinal et Le 23 août, au soir, il débarque à Longueau près d'Amiens.

Ernest est accueilli par un grondement sourd, perpétuel, obsédant. Dans la nuit le ciel est zébré par des éclairs incessants et innombrables. C'est le duel entre l'artillerie française et allemande. Ici c'est un deuxième Verdun. Les jeunes chasseurs comme Ernest sont angoissés, mais rassurés par les anciens qui n'osent pas leurs dire qu'ils vont en enfer. Le 28ème bivouaque près de Villers-Bretonneux, à Blangy, à Hamel, puis à Cerisy-Gailly et, le 3 septembre 1916, le bataillon quitte le bivouac de Suzanne, à 2 heures du matin. Il atteint d'abord le moulin de Fargny, ensuite le chapeau de Gendarme et le 4 septembre 1916 au matin, il est engagé dans la bataille. C'est le jour du baptême du feu pour Ernest.

La 6ème brigade de chasseurs a pour mission d'attaquer la crête dite des Observatoires et **le bois Reinette**. Le 28ème BCA marche en deuxième ligne, précédé par le 6ème BCA.





Pour les Savoyards, ce pays du Nord est d'une tristesse absolue. Partout c'est la dévastation due aux combats sans merci. L'artillerie a détruit tout ce qui peut être un abri. Les bois ne sont plus que de pauvres moignons d'arbres déchiquetés qui se dressent au milieu des débris de leurs branches qui jonchent le sol. La terre est faite d'entonnoirs créés par les obus. Le sol est grisâtre et poussiéreux, parsemé de rares touffes d'herbe. Il n'y a pas d'eau, pas d'abris, pas de villages. Des maisons constituant ceux-ci, il ne reste que quelques pans de torchis et des monceaux de tuiles. Ce terrain est ponctué de longues lignes blanches, qui sont les tranchées et boyaux, qui zigzaguent au milieu de cette dévastation. Le sol est parsemé de casques, de débris d'armes, de munitions, de lambeaux de vêtements et de petites croix de bois sur des tertres blancs. Des panaches de fumée, noirs, blancs, rougeâtres, jaillissent partout du sol. Des canons, posés en plein champ, sont invisibles au milieu de cette nature grise et aride. Ils sont camouflés et seule la fumée blanche des départs indique l'emplacement des batteries. L'artillerie française fait feu de toutes ses pièces. De tout côté, de partout, les coups de canon partent et le vacarme est assourdissant au point que l'on n'entend même pas le sifflement des obus qui viennent tomber à quelques pas.

Le 28ème est obligé de vite s'habituer à cette guerre nouvelle. La journée se lève sous un ciel bas et triste. Les objectifs fixés sont atteints d'un seul bond, malgré les tirs de côté de nombreuses mitrailleuses allemandes et un violent tir de barrage de l'artillerie ennemie. Les 1ère et 5e compagnies du 28ème BCA sont engagées et progressent profondément dans les lignes ennemies. Le reste du bataillon suit le mouvement. Mais les pertes sont élevées : 25 morts dont le capitaine MANGIN, de la 4ème compagnie et 2 officiers et 84 hommes sont blessés.

Ernest à 20 ans vient de voir l'enfer. Les cadavres déchiquetés, les blessés hurlants sur le terrain, la puanteur des cadavres qui font que les soldats se mettent à fumer pour ne pas sentir cette odeur, les corbeaux et les rats mutilant ces cadavres, le bruit infernal des obus, le vrombissement des éclats d'obus qui blessent horriblement vont être le quotidien d'Ernest pendant les deux ans qui viennent.

Le 6 septembre 1916 au soir, le 28ème BCA relève le 6e bataillon de chasseurs. Il est cette fois en première ligne. Du 7 au 11 septembre, installé dans ce qui reste du bois Reinette, il subit un bombardement incessant et meurtrier, ce qui ne l'empêche pas d'organiser de solides emplacements

de départ. Le 12 septembre, le bataillon part à l'assaut. Il doit s'emparer d'abord de la tranchée de Marrières, puissant réduit, organisé de longue date par l'ennemi, avec toutes les ressources d'un matériel considérable. Poursuivant sa progression, le 28ème doit atteindre les lisières des bois Aiguille et Marrières et, enfin, marcher sur son troisième objectif, aux abords immédiats du village de Bouchavesnes.

A 12h 28, c'est le coup de sifflet donnant le départ. Ernest et ses camarades chasseurs, franchissent rapidement les espaces arides et nus qui les séparent de l'ennemi. Les vagues d'assaut s'emparent de tous leurs objectifs malgré d'effroyables barrages d'artillerie et de mitrailleuses. Les Allemands, surpris par cette irrésistible marée d'hommes déterminés, opposent une résistance inutile et ils se rendent en masse.

Puis, le bataillon reprend sa marche en avant et, à 17 heures 00, il dépasse la route nationale de Péronne à Bapaume et enlève la tranchée de Bouchavesnes. A 19 heures 00, deux de ses compagnies, appuyées par un bataillon du 44ème Régiment d'Infanterie et un bataillon du 133ème R.I, enlèvent au pas de charge le village de Bouchavesnes, y capturant de nombreux prisonniers et des mitrailleuses.

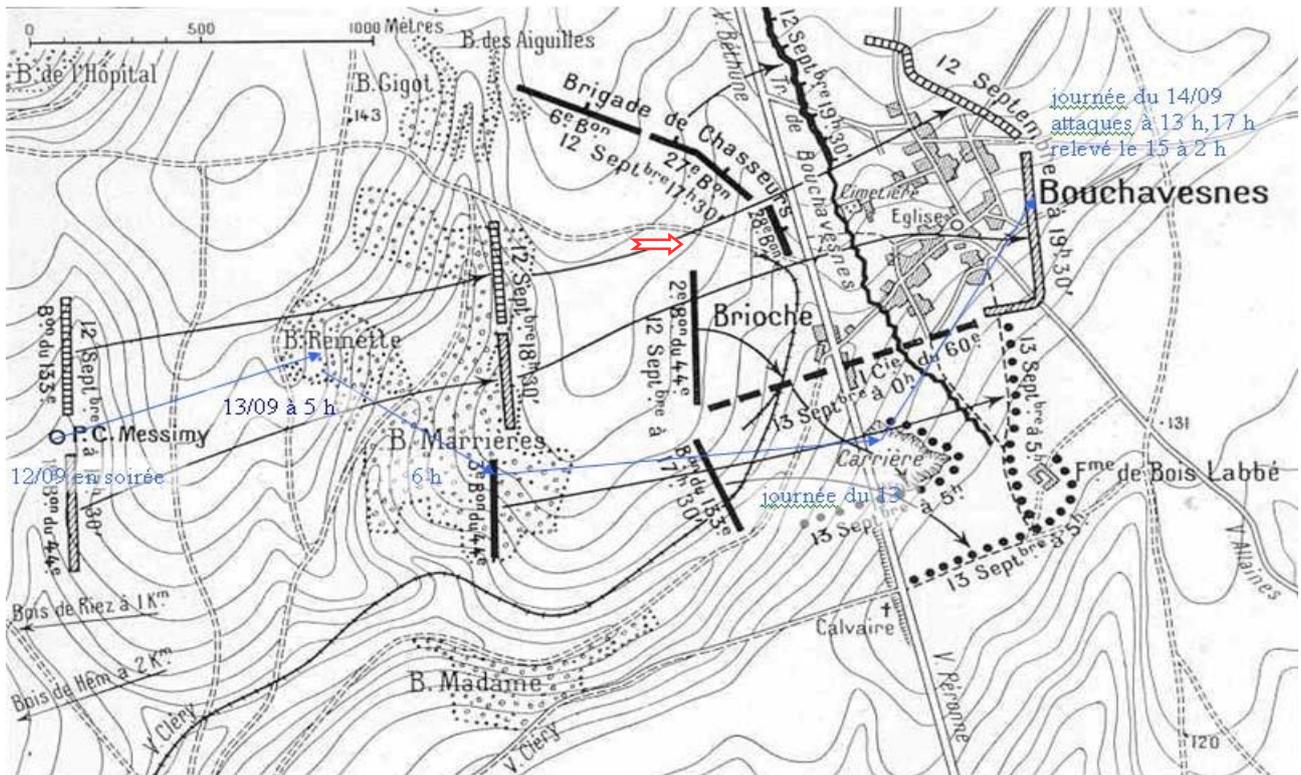
Sur ces combats, lisons le carnet du Major de 1ère classe de réserve, le docteur Laurent Pageix, médecin de la 6ème brigade de chasseurs :

*Le Bataillon fait étape successivement à Brévillers et Bauvilars, puis à Méroux, Réchezy où il séjourne jusqu'au 23 août, puis repart le lendemain en chemin de fer. Destination Longeau dans la Somme où il bivouaque au Bois l'Abbé près de Cachy. Il fait ensuite étape à Cérisy-Gailly, puis au camp de Suzanne. Le 3 septembre, le Bataillon est engagé. Il se porte du camp de Suzanne à Curlu, Chapeau de Gendarme puis le 4 septembre, il relève sous les bombardements le 229e aux tranchées de Mossoul et du Bois des Riez. Le bombardement allemand sème la mort et une pièce de canon de 37 est volatilisée ! À 13 heures, il reçoit l'ordre d'attaquer. L'ordre est exécuté, non sans une certaine confusion. En effet, quelques minutes avant l'attaque, une section de mitrailleuses échappant à la surveillance du Commandant de la 1ère ligne, ouvre le feu sur des travailleurs à l'Est de la ferme de l'Hôpital. Résultat : bombardement de l'aile gauche des tranchées de Mossoul. Pertes : 1 section de Mitrailleuses.*

*À 14 heures, l'attaque se déclenche, le bataillon d'attaque sort des tranchées, se forme dans un ordre parfait et s'avance avec un entrain admirable (c'est une surprise pour l'adversaire). L'attaque progresse au pas de charge, atteint son dernier objectif, la Crête des Observatoires, puis occupe le bois Reinette près du vallon des Marrières, défendu par les Allemands dans leurs tranchées protégées par un réseau de fil de fer d'une profondeur d'environ 20 mètres. Le 5, les unités se renforcent sur leurs positions sous un bombardement violent et en général long. La nuit du 5 au 6 est calme, les Boches ne réagissent pas.*

Le 6 septembre, commence un tir de préparation d'artillerie. On note que la coordination entre la troupe et les artilleurs pour ajuster les tirs en fonction des positions et des progressions au sol reste sommaire. Après lancement d'un nombre considérable de fusées et l'envoi de quatre courriers rapides, l'artillerie se décide à allonger légèrement son tir qui reste encore court. Une reconnaissance Boche essaie de pénétrer dans le bois Reinette, accompagnée d'un tir de barrage très violent et de rafales de mitrailleuses. La séance dure une heure, puis tout rentre dans le calme. La reconnaissance Boche n'a pu déboucher.

*Le 12 septembre, l'attaque est déclenchée à 12 h 30 à partir des tranchées du Bois Reinette. Peu après, une solide position aux abords de Bouchavesne est prise : 420 prisonniers sont faits et 6 mitrailleuses sont prises. Vers 19 heures, Bouchavesne est pris et le Bataillon s'y installe.*



Les pertes du régiment sont de 2 officiers et 23 hommes tués, 3 officiers et 93 hommes blessés. Mais l'ennemi réagit de façon terrible par des feux croisés et nourris de mitrailleuses et par des tirs d'artillerie extrêmement violents. A milieu de la nuit, le 28ème BCA est retiré des premières lignes et passe toute la journée du 13 septembre 1916 en réserve, à l'Ouest de la route nationale de Péronne à Bapaume, sous un feu d'artillerie très meurtrier. Relevé le 14 au soir, il part au repos avec l'espoir de bientôt porter la fourragère, le régiment étant cité à l'Ordre de l'Armée dans ces termes : *Bataillon d'élite, ayant déjà été cité à l'ordre de l'armée. Dans les attaques du 4 au 12 septembre, a, sous les ordres du commandant COQUET, progressé dans les lignes allemandes avec une énergie et une audace digne d'admiration, réalisant, dans ses deux attaques successives, un gain de terrain de 4 kilomètres, faisant 400 Allemands prisonniers, prenant 5 canons et 8 mitrailleuses et participant, en fin de combat, à l'enlèvement à la baïonnette, d'un village fortement organisé.*

C'est pendant la bataille de la Somme que les Britanniques vont employer pour la première fois une arme révolutionnaire dont ils espèrent beaucoup : le char d'assaut. Le 15 septembre 1916, les premiers « tanks » sont utilisés en situation de combat réel. Leurs premières interventions bénéficient d'un effet de surprise indéniable et amènent quelques succès... relatifs. Mais les premiers exemplaires sont trop lourds, trop lents, peu maniables et pas du tout adaptés aux terrains défoncés des champs de bataille. Les espoirs britanniques sont vite déçus. Cette nouvelle arme fait beaucoup parler d'elle dans les régiments.

C'est dans la riche et fertile région de Gaillefontaine, près de Forges-les-Eaux, en Seine-Inférieure, que le 28ème BCA peut se reposer de ses fatigues. La garde du drapeau des chasseurs lui est confiée pendant quelques jours.

Le bataillon reçoit par paquets des centaines d'hommes pour remplacer les soldats morts ou évacués. Dans ces conditions, on comprend pourquoi ces périodes de "repos" sont vouées à des séances d'instruction continues, rendue nécessaire par l'arrivée massive des nouveaux-venus.

Ces mêmes périodes de repos sont mises à profit pour se livrer à des travaux de propreté et d'exercices physiques.

Des permissions sont accordées aux hommes qui ont participé aux combats du 4 au 12 septembre 1916. Ils doivent rentrer du 1er au 5 octobre. Ernest bénéficie de ce retour au pays. Le bataillon reçoit un renfort de 131 hommes (classe de 1916). Il effectue des exercices dans la Plaine des Folies où il est passé en revue par le colonel Messimy commandant la 6ème Brigade de Chasseurs le 7 octobre. Les exercices alternent avec l'instruction.

Le 22 octobre 1916, le 28ème Bataillon est acheminé en train. Il fait étape à Forvincamps, et parvient le 23 octobre au camp de Suzanne où il occupe les baraquements. Les 29 octobre et 2 novembre 1916, il participe à des manœuvres sur le plateau de Bonfay. Le bataillon organise jusqu'au 3 novembre 1916 le secteur de la Ferme de l'Hôpital (*voir croquis page 3*) Dans la nuit du 3 au 4 novembre 1916, le 28ème BCA relève les unités du 72e R. I., devant les lisières Ouest du bois de Saint-Pierre-Waast. Le temps est affreux. Il pleut sans cesse et le sol est une mer de boue gluante. Les tranchées sont transformées en ruisseaux où on patauge jusqu'à hauteur des genoux.



Le bois de st pierre de Waast

Le bataillon doit attaquer, le 5 novembre 1916, à 11h 10, le bois de Saint-Pierre-Waast. La pluie tombe toujours. Pour avancer sur ce sol glissant, il faut faire des efforts inouïs. A chaque pas on s'enlise et on traîne après ses chaussures, des blocs d'une terre grasse et jaunâtre. Le tir de l'artillerie allemande aussi intense que celui de l'artillerie française, se joint aux éléments pour rendre toute avance impossible. C'est enfin l'heure de l'assaut. Un tir de barrage d'une violence inouïe s'abat sur les tranchées des chasseurs. Ernest et ses camarades sortent. Mais la préparation d'artillerie a été insuffisante. Gênées dans leur progression par la boue, les vagues d'assaut atteignent lentement une partie de leurs objectifs tandis que l'ennemi, qui a eu le temps de sortir de ses abris, arrose le terrain de balles de mitrailleuses. L'attaque générale est arrêtée devant la tranchée de Brosse où se livre un combat à la grenade. Le Bataillon reste stoïquement sur place toute la journée, cloué au sol par les tirs de mitrailleuses qui rendent toute avance impossible sur ce glacie. Tout homme qui tente de bouger est impitoyablement frappé. Le bataillon se cramponne jusqu'à la nuit et repousse de nombreuses contre-attaques.

Les pertes sont très sensibles et les 3ème et 5e compagnies n'ont plus d'officiers. Enfin, le bataillon reçoit l'ordre de réoccuper ses positions de départ, et à la nuit, par petits groupes, les compagnies regagnent leurs emplacements.

Mais les pertes sont sévères : 61 hommes tués, 164 blessés et 76 disparus. Ernest est indemne.

Le lendemain 6 novembre 1916, vers les 2 heures du matin, le bataillon reçoit l'ordre de se porter au Bois des Aiguilles. À 11h10, une nouvelle attaque est déclenchée. Les vagues d'assaut quittent la tranchée de première ligne et s'élancent vers les lignes boches séparées des Françaises par un glacis de 400 mètres de profondeur complètement bouleversé par les obus et fortement détrempé par les pluies diluviennes des journées précédentes. Malgré un tir de barrage effrayant, des tirs de mitrailleuses effrayantes et des pertes très lourdes, les éléments d'attaque atteignent la tranchée boche. L'ennemi se défend avec acharnement, un combat à la grenade s'engage violent et court. Environ 150 allemands se rendent.

Peu après, vers midi, c'est un véritable carnage. L'ennemi en force, contre-attaque à la grenade. Les mitrailleurs n'ont pu suivre les vagues d'assaut. Les fusils mitrailleurs sont enrayés par la boue, l'approvisionnement des grenades épuisé. Les chasseurs entourés par un ennemi très supérieur en nombre et sortant frais de profondes carrières (creutes), sont tués ou pris.

Quelques-uns peuvent s'échapper et regagner les parallèles de départ. Ils sont relevés dans la nuit du 5 au 6 en même temps que le reste du bataillon et vu leur état d'épuisement envoyés immédiatement en cantonnement de repos à Suzanne.

Malgré cette terrible épreuve, le rôle du bataillon n'est pas terminé. Il doit tenir encore, jusqu'au 11 novembre 1916, et conserver intactes les positions données en garde, sous un feu d'artillerie intense. Enfin, la relève arrive et c'est dans les charmants environs de Chantilly dans l'Oise qu'il vient goûter un repos mérité, au charme duquel s'ajoute l'honneur de former la garde d'honneur du général en chef.

C'est sous les ordres de leur nouveau chef, le Commandant PRUDHOMME, que le bataillon défile devant le général JOFFRE, à Chantilly, le 30 novembre 1916. La belle tenue de tous, l'ordre parfait du bataillon impressionne favorablement le général en chef, qui fait part de ses éloges dans une lettre adressée au commandant à l'issue de la revue.

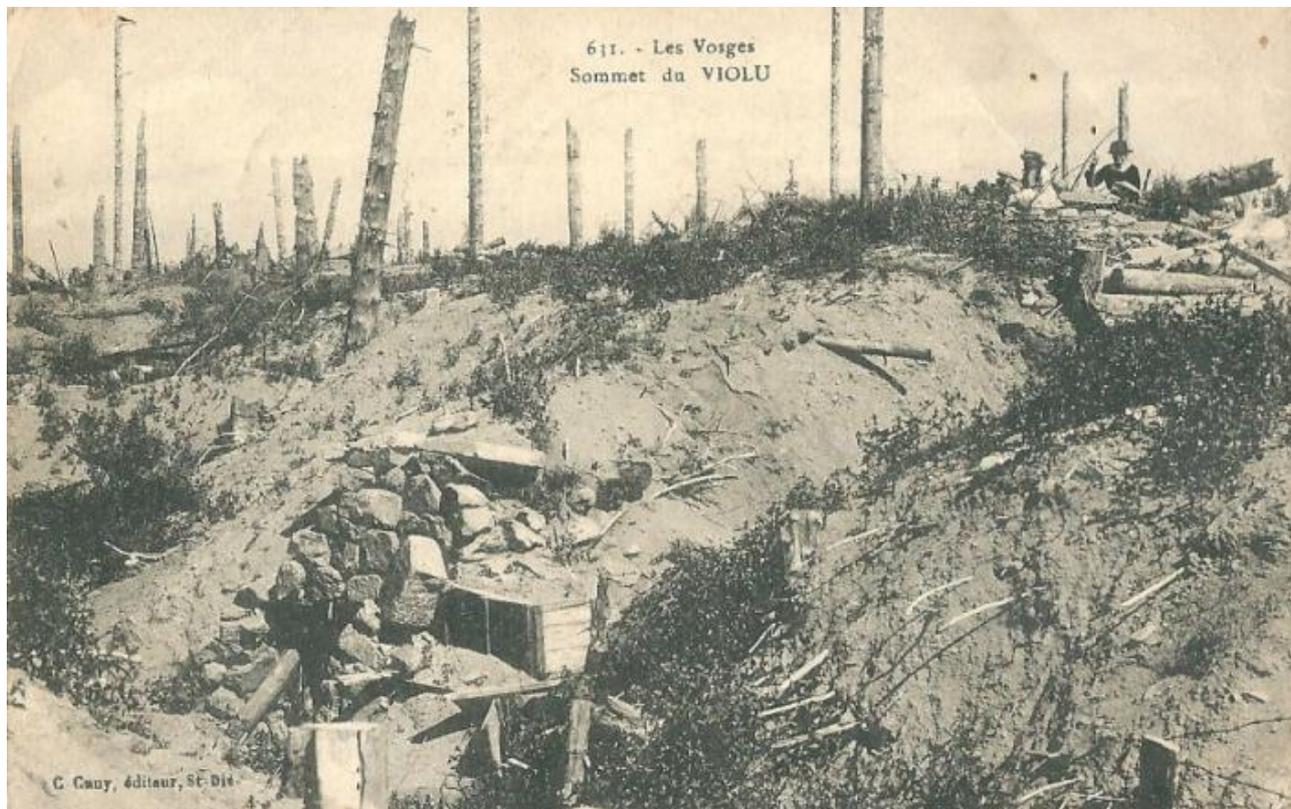
Les jours de repos sont comptés. Le 16 novembre 1916, le Bataillon est enlevé en gare de Gramavilliers et arrive le 17 à 17 heures en gare de Corcieux Vanemont dans les Vosges.



La gare de Corcieux qui est fermée aujourd'hui

Les 27 et 28 novembre 1916 sont consacrés à des exercices de tir, le 29 à la revue de la division par le Général d'Armée (tenue de campagne, sac vide, capote casque) et le 30 au repos, douche et travaux de propreté.

Le 3 décembre 1916, le 28ème BCA est affecté de nouveau, à la 66ème Division d'Infanterie. Le bataillon forme désormais avec les 67ème et 68ème B. C. A., un groupe placé sous les ordres du lieutenant-colonel PAYARD. Le 4 décembre 1916, il occupe les positions du Violu et de la Cude. Malgré de violents bombardements, il organise ce secteur et y fait plusieurs coups de main. La température, quelquefois assez basse, des chutes de neige suivies de bourrasques violentes puis d'un copieux dégel rendent la vie assez dure et le travail à fournir pour le déblaiement énorme.



Le Violu tel que l'a vu Ernest.

Le 12 janvier 1917, le 28ème est relevé et se rend au camp d'Arches, pour une période d'entraînement intensif et d'instruction sévère. Ernest bénéficie d'une permission et il revient au village quelques jours. Puis c'est le retour au camp d'Arches.

Puis, par étapes à pied, du camp d'Arches, le 28ème BCA rejoint l'Alsace près de Thann et participe à des travaux d'organisation jusqu'au 3 mars 1917. Après quelques semaines d'instruction passées de nouveau au camp d'Arches, le bataillon quitte l'Alsace pour se rendre, avec la 66ème division d'infanterie, au point de concentration du groupe des armées, sur l'Aisne.

La concentration de la division a lieu à Romain, près de Fismes. Le 15 avril 1917, à la nuit, sous une pluie fine et incessante, le bataillon franchit la rivière l'Aisne et s'installe au petit jour, à la lisière Sud du bois des Coulevres, non loin de Craonne. On est sur le Chemin des Dames.

Le 16 avril 1917, au matin, le bataillon est rassemblé sur le versant Sud de la butte des Pins, face à Craonne, dans le bois de Beau Marais. Le 16 avril 1917, l'armée française lance une grande offensive en Picardie, sur le *Chemin des Dames*. Mal préparée, mal engagée, elle va entraîner un profond ressentiment chez les soldats

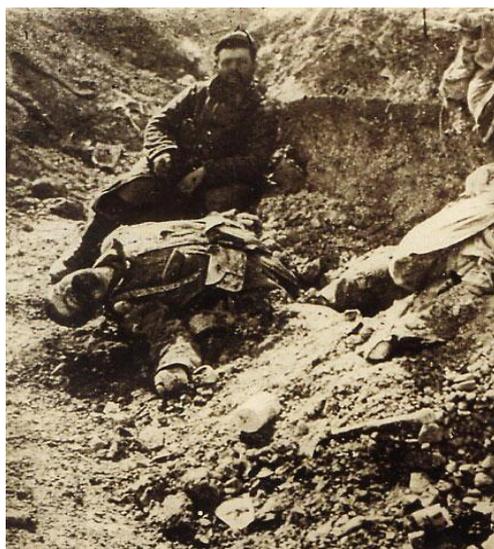
L'échec de l'offensive est consommé en 24 heures malgré l'engagement des premiers chars d'assaut français (une quarantaine). On n'avance que de 500 mètres au lieu des 10 kilomètres prévus, au prix de pertes énormes : 30 000 morts en dix jours.

Le général Robert Nivelle, qui a remplacé le général Joffre à la tête des armées françaises le 12 décembre 1916, en est tenu pour responsable.

Le lieu choisi n'est pas particulièrement propice à la progression des troupes, avec ses trous d'obus et ses chemins défoncés. De plus, avant l'attaque, les Allemands ont abandonné leurs premières tranchées et construit un nouveau réseau enterré à l'arrière, plus court, de façon à faire l'économie d'un maximum de troupes : la ligne *Hindenburg*.

Et ce 16 avril 1916, les troupes d'attaque partent à l'assaut et le bataillon d'Ernest est prêt avec espoir à exploiter leur succès, en les dépassant dès que les premières lignes ennemies auront été rompues. Mais l'attaque des troupes françaises était vouée à un échec. Les défenses allemandes, formidables, ont été peu touchées par l'artillerie française. De tous les côtés sortent, de profondes grottes de carrières appelées « creutes », des compagnies entières et d'innombrables mitrailleuses. La partie est perdue. Fauchées par les barrages de l'artillerie allemande et par les tirs de ses milliers de mitrailleuses, les troupes qui attaquaient en avant du bataillon sont stoppées et s'accrochent au terrain au prix de lourdes pertes.

Le 28ème BCA d'Ernest, non engagé, est gardé en réserve dans le bois de Beau Marais, et, jusqu'au 2 mai 1917, sous un bombardement effroyable d'obus à gaz, il aménage des défenses accessoires, faisant des corvées de matériel en première ligne, au prix de pertes sévères et de souffrances de toute sorte.

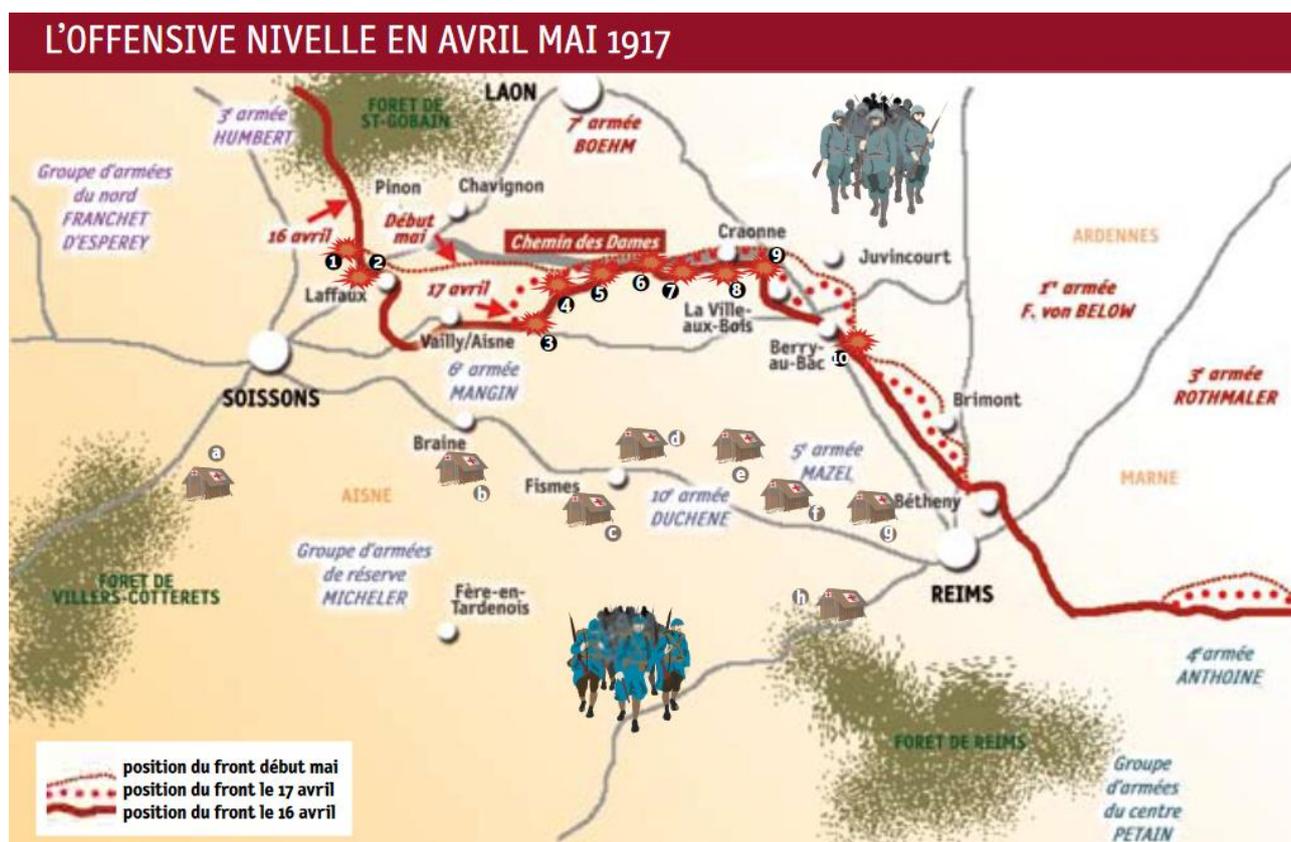


Beau Marais avril 1916

Après l'attaque du chemin des Dames, au cours de laquelle sont morts pour rien, 30 000 soldats français, la désillusion est immense chez les poilus. Ils ne supportent plus les sacrifices inutiles et les mensonges de l'État-major. Des mutineries éclatent çà et là. C'est surtout une explosion de colère. On ne refuse pas d'aller au combat, on refuse de se faire tuer pour rien. Ces mutineries éclatent surtout à l'arrière dans les régiments mis en réserve qui après avoir été mis au repos après leurs très durs combats, apprennent qu'il va falloir remonter à l'assaut. Le Général Nivelle avait pourtant promis qu'en cas d'échec, on arrêterait l'offensive. Il est limogé le 15 mai 1917 et remplacé par le Général Pétai.

Après quelques jours de repos passés à Unchair, près de Chalons, le bataillon revient, le 24 mai 1917 au soir, dans le bois de Beau Marais, afin de relever sur le plateau de Californie, des éléments du 18<sup>e</sup> R.I. Depuis trois jours, l'ennemi, par un tir formidable et incessant, semble préparer une attaque. Cette nuit du 24 mai 1917, le tir qui paraît s'être ralenti, reprend à 2h 30 avec une violence inouïe et s'abat particulièrement sur les pentes Sud du plateau. A 3h20, l'infanterie allemande attaque. Le 18<sup>e</sup> R. I. supporte le choc sans fléchir.

Pour pouvoir contre-attaquer immédiatement et en plein jour, il lui faut une troupe d'élite. Le 28<sup>e</sup> BCA est désigné.



Alerté immédiatement, le 28<sup>e</sup> BCA, privé de son chef et de la plupart de ses officiers partis en reconnaissance, et qui se retrouvent coincés avec les hommes du 18<sup>e</sup> R.I, traverse le bois de Beau Marais, sous le commandement du lieutenant VIAS, et arrive vers 9 heures du matin aux lisières Nord et Ouest du bois de Beau Marais, face à Craonne et au plateau de Californie. Il lui incombe la pénible mission de contre-attaquer. Le bataillon doit traverser, sous le regard vigilant des drachen (ballons) ennemis, le vaste espace découvert qui sépare les lisières du bois de Beau Marais aux des pentes du plateau de Californie.

Les boyaux ont été complètement nivelés. Les obus de gros calibre tombent avec une régularité et une précision impressionnantes. Le terrain, desséché par une longue période de chaleur, produit une réverbération aveuglante, tandis que l'air est rendu irrespirable par les émanations des obus à gaz et par la fine poussière que les obus dispersent dans l'atmosphère en éclatant. Aucun vent ne souffle pour adoucir les morsures d'un soleil de plomb. Par petites colonnes, les hommes du bataillon s'engagent sur ce terrain nu et complètement bouleversé où toute végétation a été détruite par les obus ou brûlée par les gaz. Mais la progression du bataillon s'effectue avec audace et décision ce qui fait que les positions d'attente sont atteintes rapidement. La fatigue est extrême. Les 1<sup>ère</sup> et 2<sup>e</sup> compagnies sont désignées pour participer à la contre-attaque, en coopération étroite avec les éléments des 5<sup>ème</sup>, 24<sup>ème</sup> et 64<sup>ème</sup> Bataillons Alpains qui protègent Craonne. Le commandant

PRUDHOMME remonte, dès 10 heures du matin, au poste de commandement « Elektra », creusé dans les parois du plateau de Californie, tandis que la 1<sup>ère</sup> compagnie se blottit contre le revers Sud du plateau et que la 2<sup>ème</sup> compagnie s'abrite dans les galeries du poste Elektra.

Il est 11 heures. Estimant que deux heures ne suffiront pas pour la reconnaissance du terrain et la mise en place, le commandant rend compte que l'attaque ne pourra pas avoir lieu avant 14 heures. La reconnaissance des commandants de compagnie est longue et pénible. Elle se termine à 13 h 30 seulement et le chef de bataillon PRUDHOMME se trouve dans l'obligation de demander un délai d'une heure pour contre-attaquer.

Il est en effet, impossible de mettre en place, en une demi-heure, les troupes de contre-attaque, sur un terrain aussi dénudé et battu par les feux violents d'une nombreuse artillerie. De plus, les hommes, harassés par la marche de la matinée, ont besoin de souffler. Mais l'ardeur des chasseurs est telle, que la mise en place s'effectue avec une rapidité inespérée et à 14 h 30, elle est presque terminée. A ce moment-là, les commandants de compagnie remarquent un flottement dans les lignes ennemies. Saisissant ce moment favorable, les vagues d'assaut s'élancent avant l'heure fixée. Surpris par la soudaineté de l'attaque, l'ennemi résiste, mais il est rapidement maîtrisé. Les positions perdues le matin par le 18<sup>ème</sup> R.I sont occupées en quelques secondes et les deux compagnies d'assaut s'emparent d'un lot important de mitrailleuses, de granadenwerfer et de munitions. Les mitrailleuses allemandes sont aussitôt retournées contre l'ennemi et la ligne reconquise est ainsi puissamment confortée. Malgré sa fatigue extrême, le 28<sup>ème</sup> a culbuté des troupes d'élite, amenées de Roumanie et auxquelles leurs chefs avaient promis un important succès. Des monceaux de cadavres s'entassent dans les vestiges des tranchées. Les prisonniers (des Prussiens) hébétés par la soudaineté de l'attaque, ne peuvent pas cacher leur admiration pour les chasseurs. Mais l'éloge le plus sensible pour le bataillon est celui que lui décerne le commandant MASSON, du 18<sup>ème</sup> R. I. Exprimant son admiration au chef de bataillon PRUDHOMME, le commandant MASSON lui confie que « *cette contre-attaque, faite en plein jour et presque sans préparation, lui paraissait d'une si folle audace qu'il n'aurait osé la tenter avec ses propres troupes* ».

Cette contre-attaque a cependant coûté des pertes sensibles au bataillon, qui regrette la mort du capitaine BONNELLI de la 2<sup>ème</sup> compagnie, tué en plein assaut, au milieu de ses hommes, par un obus de gros calibre.

Les positions reconquises n'existent plus, mais malgré un feu infernal de l'artillerie allemande, les chasseurs organisent rapidement une solide position. Sans abris, sous un soleil de plomb, privés d'eau, ravitaillés sommairement dans la nuit. Les soldats ne cessent de travailler la nuit et de monter le jour une garde vigilante. Sur ce glacis, chaos de trous d'obus, une ligne profonde de tranchées est bientôt creusée. L'ennemi est à quelques mètres. Timidement d'abord, il cherche à clouer au sol les chasseurs, en faisant feu de ses nombreuses mitrailleuses. Mais ses efforts sont inutiles. Les bérets bleus ne lui permettent pas de reprendre du mordant. Grenades, coups de fusil et tirs de mitrailleuses ont tôt fait de calmer ces velléités d'activité, et, dès le lendemain de la contre-attaque, la seule réaction que les Boches peuvent se permettre est celle de son artillerie.

C'est effroyable. Du matin au soir, les « grosses marmites » ne cessent de sillonner le ciel et de marteler le plateau de Californie, dégageant une âcre fumée qui, jointe à la chaleur et à la poussière du terrain calcaire, dessèche les gorges et abrutit les volontés. Le bataillon tient dans cet enfer et ne permet pas à l'ennemi de reprendre courage. Relevé quelques jours après, Ernest et le 28<sup>ème</sup> BCA part au repos, avec dans ses bagages la magnifique citation suivante à l'ordre du 9<sup>ème</sup> Corps d'Armée. : *Chargé, le 3 juin 1917, d'attaquer, l'ennemi ayant enlevé le matin des positions dominantes qu'il avait un intérêt primordial à garder, ce bataillon, sous les ordres de son chef, le commandant PRUDHOMME, a enlevé d'assaut tous les objectifs qui avaient été assignés et reconquis*

*le terrain perdu. Signé : NIESSEL.*

Le 18 juin 1917, le Bataillon va cantonner à Mareuil en Dôle, au Nord Est de Fère en Tardenois dans l'Aisne. Le lendemain, il poursuit jusqu'à La Croix, puis Hautevesne où il parvient le 21. Le 23 juin, il se trouve à Lizy sur Ourcq en Seine et Marne où il se consacre à des travaux de propreté et à la baignade. Le 25, il arrive à Lagny dans l'Oise après avoir fait étape à Meaux et cantonne à Saint Thibault du 27 juin au 13 juillet 1917.

Au cours de ce repos, des hommes sont détachés aux travaux des champs, et le temps est voué aux exercices : tir et entraînement physique par compagnie. Le dimanche 28 juin, des fêtes nautiques sont organisées à Chelles (Oise). Les 9 et 10 juillet, le Bataillon assiste à des représentations de théâtre aux armées qui sont données à Lagny.

Puis, à cette joie vient s'en ajouter une autre : Paris attend les « diables bleus » pour le 14 juillet. Par étapes, en camions automobiles, la 66ème division gagne les bords fleuris de la Marne. Le 28ème BCA, cantonné à Chelles, goûte les douceurs d'un repos enchanteur tout en se préparant à défiler sous les yeux sympathiques et ravis de la capitale. Après l'enfer, c'est la vie de la ville avec ses magasins, ses bars, les bals avec les jolies filles.

Le 14 juillet 1917 ! Jour inoubliable pour Ernest et ses camarades ! La fatigue d'un long défilé dans Paris est légère. Saveur des vivats d'un peuple enthousiaste. Puis retour à Saint Thibault.

**Les 20 et 21 juillet 1916, le général Pétain vient visiter les cantonnements.**

La tête encore pleine des souvenirs de Paris, les chasseurs vont relever un régiment d'infanterie en vue d'une attaque, de nouveau sur le Chemin des Dames. Le 28 juillet 1917, au soir, ils occupent les tranchées françaises face à la ferme de la Royère et au ravin de l'Abordage, dans la région de l'Epine de Chevreigny. Ils devront enlever la tranchée dite de la Gargousse, autrefois française, mais que les Allemands ont repris depuis peu. En avant de cette importante tranchée, un nid de mitrailleuses appelé tranchée des Bandits, constitue un premier et redoutable obstacle. Le 28ème devra attaquer à la droite du 8ème groupe de chasseurs.

Le 29 juillet 1917, au matin, la préparation d'artillerie commence et se poursuit de façon effroyable pendant toute la journée du lendemain, attirant de la part de l'artillerie allemande, une très vigoureuse riposte. L'attaque doit avoir lieu le 30 juillet 1917 à 20 heures 15. La nuit commence à tomber quand les 3ème et 4e compagnies s'élancent, remplacées immédiatement dans leurs emplacements par la 2ème compagnie. La tranchée des Bandits est rapidement atteinte et nettoyée. Les chasseurs abordent la tranchée de la Gargousse avec une telle fougue qu'ils la dépassent et atteignent le Chemin des Dames. De toutes parts, derrière eux, surgissent des groupes d'ennemis, qui les prennent à revers à coups de fusil et de grenades. Le commandant de la 4ème compagnie, se rendant compte du danger, fait braquer sur eux deux mitrailleuses, tandis qu'une section de fusiliers les attaque à revers. La résistance des Allemands est rapidement réduite, et tous sont tués ou faits prisonniers.

Emportées par leur élan, trompées par la nuit et par le bouleversement du terrain, les vagues d'assaut s'attaquent à la deuxième tranchée allemande. Un corps à corps sauvage s'engage. L'ennemi résiste, mais il doit céder devant l'ardeur des chasseurs. De nombreux prisonniers sont faits. Mais, se rendant compte du danger qu'il y a pour eux d'occuper un objectif qui ne leur a pas été assigné, les commandants de compagnies donnent l'ordre de se replier sur la tranchée de la Gargousse et de

l'organiser. La nuit devient de plus en plus sombre et le repli s'effectue dans un ordre parfait. On emporte les morts et les blessés et les sections s'installent dans ce qui reste de la tranchée de la Gargousse. Mais l'ennemi contre-attaque violemment au cours de la nuit. Jusqu'au lever du jour. Il poursuit ses efforts, lançant sans succès vague sur vague contre les chasseurs.

Sur le front qui lui a été assigné, le 28<sup>ème</sup> BCA s'est emparé de trois lignes de tranchées, a fait plus de 50 prisonniers, pris de nombreuses mitrailleuses et des granatenwerfer ainsi qu'une énorme quantité de munitions.

Deux citations commémorent cette victoire. Le général BRISSAUD-DESMAILLET cite à l'ordre de la division le 28<sup>ème</sup> B. C. A. : *Bataillon d'attaque à qui son très glorieux passé a mérité la fourragère. Vient encore une fois, sous le commandement de son chef, le commandant PRUDHOMME, d'enlever, au cours des combats des 30 et 31 juillet 1917, les objectifs importants qui lui étaient assignés. S'y est maintenu sans perdre un pouce de terrain, malgré les bombardements les plus violents et les réactions ennemies perpétuelles.*

Relevé et mis en réserve le 2 août 1917, le bataillon remonte en secteur le 10 août, à la suite d'une violente mais infructueuse contre-attaque de l'ennemi, puis il est retiré des lignes le 19 août et mis au repos à Baron dans l'Oise, où il séjourne du 26 août au 21 septembre 1917. Ernest bénéficie d'une nouvelle permission. Au village il semble qu'une jeune fille n'est pas insensible à son charme...Mais quand on a à peine 21 ans, et qu'on fait la guerre comme la connaît Ernest peut-on s'engager ?

Fin septembre 1917, à Wasseny, près de Soissons, où le 28<sup>ème</sup> BCA a été amené, il s'entraîne, par de nombreux exercices, en vue de la grande attaque qui se prépare sur le Chemin des Dames autour du fort de La Malmaison. Et le 22 octobre 1917, à la nuit, il relève les unités de première ligne, car il doit attaquer au lever du jour, le 23 octobre.

Le but de l'attaque projetée est de prendre à l'ennemi toute la crête du Chemin des Dames, depuis le Panthéon à l'Est, jusqu'à la région du Moulin de Laffaux à l'Ouest, en passant par le fort de La Malmaison. Le mouvement de relève s'effectue sans pertes et, à 1h 30 du matin, le bataillon occupe ses emplacements de départ. Le tir de l'artillerie française augmente d'intensité de minute en minute. A partir de 2 heures, c'est un feu d'enfer de part et d'autre, car l'artillerie allemande réagit effroyablement. Du 17 au 23 octobre 1917 trois millions d'obus sont tirés.

L'attaque est fixée à 5h 15, le 23 octobre 1917. 48 chars Schneider et 20 chars Saint Chamond vont être engagés dans la bataille.

Une pluie fine commence à tomber et détrempe le sol gras. Les éclatements innombrables des obus dégagent une fumée âcre que la pluie maintient au ras du sol et qui rend l'air irrespirable. L'heure arrive. Les vagues d'assaut s'élancent, dans la nuit, à la lueur des fusées rouges et vertes que les Allemands lancent sans relâche pour réclamer l'appui de leurs batteries. Le tir, de part et d'autre, a pris l'allure d'une trombe. Le terrain est méconnaissable. Les obus ont fouillé le sol et détruit les points de repère et les vestiges de tranchées. La 1<sup>ère</sup> compagnie du 28<sup>ème</sup>, sous les ordres du capitaine DESTRIATS, s'élanche, et sans aucune perte enlève le Charbon. Mais à la suite d'une contre-attaque, elle sera massacrée en totalité non sans s'être défendue jusqu'au corps à corps.

Les autres compagnies du 28<sup>ème</sup>, dont celle d'Ernest, ont atteint leurs objectifs, malgré de lourdes pertes, causées par les tirs de l'artillerie et des mitrailleuses allemandes. La nuit du 23 octobre 1917 est employée à l'organisation rapide du terrain. La boue effrayante rend le travail presque inutile. Il est impossible de remuer la terre et les trous d'obus aménagés sont des mares dans lesquelles l'eau

monte jusqu'à mi-jambes.

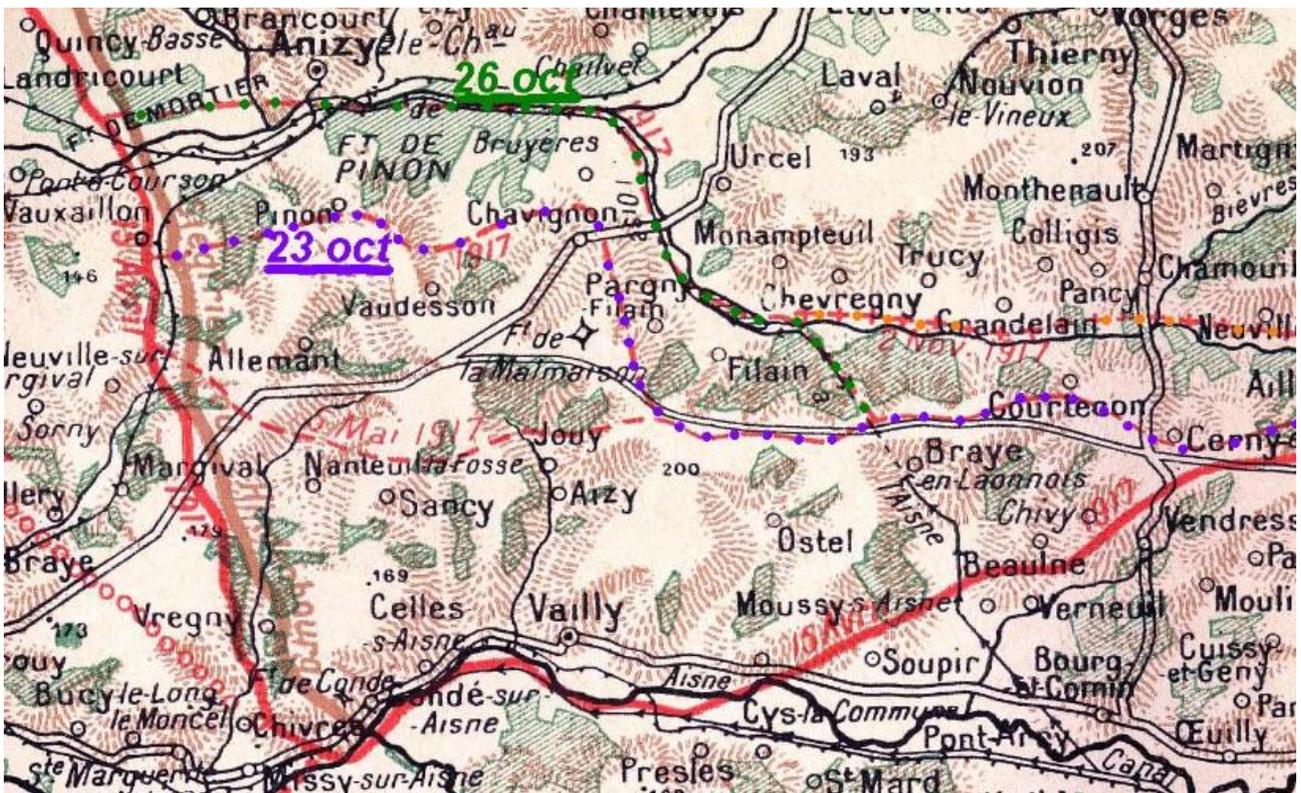
Dans la journée du 24 octobre 1917, la situation s'améliore, car l'attaque de La Malmaison, sur la gauche, a complètement réussi. Le Boche a été bousculé et des patrouilles du 28ème rendent compte que l'ennemi a faibli sur les points où il avait opposé, la veille, une si vigoureuse résistance.

A 12 heures, ordre est donné aux 5ème et 28e bataillons d'attaquer, à 14 heures, le ravin des Bovettes, la carrière du Charbon, la tranchée du Noyer et l'éperon de la Chapelle Sainte-Berthe, en liaison à droite avec le 369ème d'infanterie.

L'attaque se déclenche à 14 heures dans les conditions prescrites. Tandis que la compagnie VIAS progresse rapidement et avec audace par la gauche, tous les fusiliers-mitrailleurs de la compagnie BALCET arrosent de projectiles la tranchée du Salpêtre et la carrière du Charbon. De nombreuses balles de mitrailleuses claquent de toutes parts. Rien n'arrête les chasseurs, et la compagnie BALCET s'élance à son tour en dépit de la perte de son capitaine qui, dès les premiers pas, tombe très grièvement blessé. Le sous-lieutenant VERNIER, qui reste seul officier, prend le commandement de la compagnie et achève de l'entraîner à l'assaut. Les mitrailleurs boches sont cloués à la baïonnette sur les pièces et bientôt la carrière du Charbon est occupée en totalité. Conformément aux ordres reçus, l'attaque stoppe un instant. Les nettoyeurs de tranchées se mettent aussitôt en action à l'entrée de nombreux abris généralement intacts du ravin des Bovettes et des Carrières. Une centaine de Boches dont un « lieutenant » appartenant au 20ème régiment de la Garde y sont découverts.

Le nettoyage terminé, et tandis que des unités de réserve poussent leurs premiers éléments vers la tranchée du Salpêtre, l'attaque se reporte en avant, et ne s'arrête que sur l'objectif : tranchée du Noyer, de la Mélinite, et, dévalant irrésistiblement, atteint les lisières du ravin des Bovettes. Il est 13h 30. L'action a donc duré au total une heure et demie et a coûté que de relatives pertes en dehors de la grave blessure du capitaine BALCET. Le butin se dénombre ainsi : Plus de 100 prisonniers allemands, 15 minenwerfer de 17cm, 6 minenwerfer de 21cm, 12 mitrailleuses. La nuit se passe sur ces nouvelles positions, et, le 26 octobre 1917, à 5 heures du matin, une patrouille reconnaît Filain. Elle atteint l'église, longe le village par le sud et le sud-est sans recevoir un coup de fusil. Comme l'artillerie française bombarde Filain, on ne peut pénétrer en son centre, mais la solitude de ses abords et l'absence totale de réaction portent à croire que le village est évacué.

Le 28ème BCA d'Ernest, entre le 25 et le 26 octobre 1917, a conquis l'éperon Sainte-Berthe et le Charbon, a rétabli la situation et non seulement a reporté sa ligne sur l'objectif extrême prévu, mais a encore poussé des avant-postes près de 1.500 mètres plus avant, assurant la totale possession d'une zone de 2.300 mètres de profondeur et coopérant à la prise du village de Filain.



Une troisième citation à l'ordre de l'armée vient récompenser la brillante conduite du bataillon dont les pertes ont été lourdes. *Bataillon d'attaque déjà titulaire de la fourragère, qui, sous le commandement d'un chef jeune et énergique, le commandant PRUDHOMME, n'a cessé de se distinguer au cours de la bataille de l'Aisne (avril-octobre 1917). Amené rapidement le 3 juin, sous un bombardement intense, a repris d'un seul élan et conservé les positions dominantes du plateau de Californie. Les 30 et 31 juillet, au Chemin des Dames, a conquis et dépassé ses objectifs, s'est maintenu dans la tranchée dite la Gargousse sans perdre un pouce de terrain, malgré des réactions et des bombardements perpétuels ; a fait 80 prisonniers et pris 6 mitrailleuses. Au cours des opérations du 23 au 26 octobre a, par ses détachements de creutes, décimés par les mitrailleuses et l'artillerie allemande, surpassé encore sa réputation d'héroïsme. Mis à la disposition d'une grande unité voisine, a lutté pendant deux jours, enlevé des carrières et trois lignes de tranchées fortement tenues par la Garde prussienne, s'emparant de 100 prisonniers, 12 mitrailleuses et 21 minenwerfer lourds, réalisant une avance de 1500 mètres.*

Mais les pertes ont été lourdes. Une lutte sans merci, des tirs d'artillerie et de mitrailleuses extrêmement violents, un terrain que la pluie a rendu impraticable, ont épuisé les forces de tous les chasseurs. Le succès est assombri par les pertes du capitaine BALCET et du lieutenant LEROY. Ernest encore une fois sort indemne de cet enfer.

Dans la nuit du 26 au 27 octobre 1917, le bataillon quitte ce tragique champ de mort où tant des siens dorment à jamais. Par étapes, le bataillon se rend à Gland, près de Château-Thierry, puis le 1er novembre 1917, il embarque en chemin de fer à destination du camp de Villersexel, dans la Haute-Saône, et il cantonne à Montjustin, non loin de Vesoul. Le village de Montjustin, malgré la bonne volonté de ses habitants, manque totalement de confort. Mais, après les dures épreuves que le bataillon vient d'endurer, le repos lui paraît appréciable. Au bout de quelques jours, les fatigues sont presque oubliées et le bataillon, reconstitué avec des éléments des 46ème et 57ème bataillons de chasseurs qui viennent d'être dissous, est prêt à repartir au combat.

Jusqu'au 26 novembre 1917, le 28ème BCA reste à Montjustin, puis, par étapes, il se rapproche de la vallée de la Thur en Alsace. Saint-Amarin, pavoisée, en fête, attendait ses diables bleus, et le 02 décembre, au milieu d'un enthousiasme délirant, le bataillon défile avec entrain. Mais la joie du retour va être courte, car, le lendemain, le 28ème quitte Saint-Amarin pour aller occuper le secteur de l'Hartmannswillerkopf. A 20 heures, la relève s'effectue sans incident.

L'ennemi qui jusqu'à ce jour était resté calme, devient agressif dès qu'il apprend la présence des chasseurs dans le secteur. Il réagit très violemment avec son artillerie de tranchées, et, chaque matin au lever du jour, chaque soir à la tombée de la nuit, des rafales nourries d'obus et de torpilles de gros calibre s'abattent sur les positions des chasseurs.

L'activité de l'ennemi ne s'arrête pas un seul instant jusqu'au 21 décembre 1917. Depuis quelques jours, la 1ère compagnie a relevé la 4ème compagnie à la droite du secteur, et ce jour-là, à 6 heures du matin, un torpillage d'attaque se déclenche sur les boyaux et les voies d'accès. A 6 h 15, l'ennemi, réparti en quatre groupes de vingt à trente hommes chacun, pénètre dans les lignes françaises, tuant les sentinelles qui n'ont pas pu se replier. La riposte est immédiate de la part de tous les chasseurs. C'est un corps à corps. Les groupes allemands se retirent précipitamment, laissant sur le terrain un certain nombre de caisses d'explosifs, d'armes, de cartouches et de pétards. A 9h 30, l'artillerie ennemie cesse ses tirs. Les pertes du bataillon sont de 10 tués dont 1 aspirant, 15 blessés dont 1 officier et 13 disparus. Les torpillages des tranchées demeurent aussi intenses pendant les jours qui suivent.



L'Hartmannswillerkopf, dite la mangeuse d'hommes.

Le 7 janvier 1918, par un temps pluvieux, le bataillon d'Ernest est relevé et mis au repos dans la vallée, à Moosch, Saint-Amarin et Geishausen, où il reste jusqu'au 28 janvier 1918. Le 29 janvier, il monte en ligne relever le 64ème bataillon au Camp de Ravitaillement de la Collardelle, au sud de l'Hartmannswillerkopf. Le secteur est calme.

Mais à partir du 13 février 1918, l'ennemi, harcelé par les rafales et les patrouilles françaises, commence à réagir violemment et amène une importante artillerie de tranchée de gros calibre. Les rafales nombreuses, chaque jour, jusqu'à la relève du bataillon le 19 février 1918, ne font que peu de dégâts dans les rangs des chasseurs.

Après deux jours de repos, dans la vallée de Saint-Amarin, le bataillon se trouve de nouveau en secteur. Le 22 février 1918, il occupe le centre de résistance Sicurani, entre le Südel, au nord, et l'Hartmannswillerkopf, au sud, et y reste jusqu'au 15 mars 1918. Dans l'épaisseur de ces forêts profondes, il travaille activement à l'amélioration des positions, malgré des tirs fréquents de la grosse artillerie ennemie. Des embuscades, des patrouilles nombreuses, tiennent l'ennemi en respect. La compagnie de skieurs d'Ernest est engagée tous les jours sur les crêtes pour le transport des blessés, du ravitaillement. Des chiens de traîneaux sont arrivés du Canada et Ernest fait partie des premiers mushers de France



Après un court séjour dans la vallée de la Thur, le 28ème relève, le 25 mars 1918, entre Thann et Aspach, le 1er régiment de hussards.

Le 31 mars 1918, il quitte ces positions pour se rendre par étapes à Lure en Haute-Saône, où il embarque par train, le 8 avril 1918, à destination de Verberie dans l'Oise. Il cantonne successivement à Verberie, à La Croix-Saint-Ouen et à Rethondes. Le 20 avril 1918, il est transporté par camions aux environs d'Amiens et, le 3 mai 1918 au soir, il relève en fin de combat les éléments du 287ème R. I. sur les bords de l'Avre, dans le secteur Hailles-cote 82-bois de Sénecat, au sud d'Amiens.

En vue des opérations offensives projetées, la 66ème division doit organiser très fortement une partie du secteur de la rive gauche de l'Avre. La ligne française est précaire. De jour, de nuit, sans relâche, on travaille. Peu à peu, de larges et profonds boyaux sont créés et des tranchées tracées constituent une ligne chaque jour plus puissante. L'artillerie ennemie, violemment contrebattue par la française, réagit cependant vigoureusement, mais n'arrête pas l'ardeur au travail du bataillon. Après un court séjour à « la Fourche » et à la cote 93, à quelques centaines de mètres des lignes, et sous des bombardements intenses et meurtriers par obus à gaz, le bataillon relève, le 20 mai 1918, le 17e B. C. P. au bois « Triangulaire » et à la cote 100, en avant de Hailles.

L'ennemi est calme, sauf aux heures extrêmes de la journée. La grippe espagnole sévit alors au bataillon et nécessite de nombreuses évacuations, mais les travaux d'organisation du secteur n'en sont pas arrêtés pour autant. En même temps, par des attaques répétées, le bataillon se rapproche peu à peu de l'Avre.

Le 27 mai 1918 au soir, le 28ème relève le 64e B. C. A. dans le secteur du bois Sénecat où il ne trouve qu'une série de trous d'obus à peine reliés et des boyaux tout juste tracés. Les rafales de l'artillerie ennemie sont nombreuses et meurtrières, mais les compagnies se mettent au travail et établissent rapidement une organisation défensive des plus sérieuses.

Après un séjour agréable sous les tentes marabouts du bois Cadet, du 2 au 17 juin 1918, le bataillon relève le 6<sup>e</sup> B. C. A. dans le secteur Hailles-Castel-cote 82, depuis la rive gauche de l'Avre jusqu'au bois de Sénecat. Ernest a pu bénéficier pendant ce temps d'une nouvelle permission. Passage court à Saint Martin de Belleville. Les liens avec la jeune Eugénie doivent se resserrer.

Mais Ernest HUMBERT ne va pas revenir sur le front pour l'instant. Toute la compagnie des skieurs est ramenée au dépôt de Grenoble pour une formation qui doit rester secrète. Les hommes sont emmenés en Haute-Montagne pour une préparation spéciale au froid, aux conditions extrêmes en montagne.

En juillet 1918, la 2<sup>ème</sup> Compagnie de Skieurs du Capitaine Bazal dont fait partie Ernest, est désignée pour partir en Sibérie, à Mourmansk où les alliés ont décidé d'aider les Russes blancs tsaristes qui se battent contre les bolchéviks de Lénine.

Le Bataillon colonial sibérien est constitué, sur ordre du ministre de la Guerre, le 13 juillet 1918. C'est ainsi que débute l'aventure d'Ernest avec ce bataillon qui sera le dernier à être désengagé des opérations militaires de la Première guerre mondiale. Ernest fait partie de cette aventure, car elle en fût une.

Après la prise du pouvoir par les Bolcheviques en Russie en octobre 1917, les troupes restées fidèles au Tsar tentent de rétablir la situation. Parmi celles-ci, un certain nombre de régiments « blancs » combattent les troupes « rouges » en Sibérie.

En mars 1918, le traité de Brest-Litovsk signé par les Allemands avec les révolutionnaires russes, met fin aux hostilités sur le front de l'Est. Les Alliés décident alors, d'ouvrir un front oriental contre les « rouges » qui viennent de se ranger dans le même camp que les Allemands en cessant de les combattre. Une grosse partie des forces que les Alliés expédient contre les Russes se compose de Tchèques. Il est créé une mission Française, commandée par le général Maurice JANIN.

Il s'agit pour les chasseurs alpins français d'aider à l'évacuation des Tchèques et surtout d'empêcher les Allemands de mettre la main sur le matériel de guerre livré à la Russie avant la révolution d'Octobre, et qui est entreposé essentiellement dans les ports de l'Arctique à Mourmansk et Arkhangelsk. La mission est aussi de s'assurer du contrôle du chemin de fer transsibérien et en second lieu, si cela est possible de conserver sous contrôle le territoire qu'il occupera.

Le 6 juillet 1918, le président Wilson décide la participation des États-Unis aux opérations de Sibérie et de Russie du Nord, mais uniquement pour la protection des dépôts et la formation d'une armée russe blanche.

La 2<sup>ème</sup> compagnie de skieurs est constituée de 255 hommes dont Ernest.

Le Député savoyard de Moutiers, Antoine Borrel soulève une question à l'Assemblée nationale car il s'étonne que ce contingent soit constitué de soldats de la classe 1915 (celle d'Ernest) donc des garçons très jeunes, de soldats atteints de paludisme revenant d'Orient, ou de soldats ayant été intoxiqués aux gaz sur les fronts français. Or une directive ministérielle exclut ce type d'hommes pour un Corps Expéditionnaires. Mais c'est la guerre... Polémique également sur le volontariat de ces hommes. Est-on volontaire pour un pays dont on ne connaît pas l'histoire en cours, et surtout donnant juste comme mission la garde des ports de l'Arctique. Ce qui s'avérera un mensonge.

Puis c'est l'embarquement en gare de Grenoble et après un long voyage, le 13 septembre 1918, Ernest est au Havre pour un embarquement maritime. Le bivouac de nuit a lieu dans la caserne du 129<sup>ème</sup> R.I

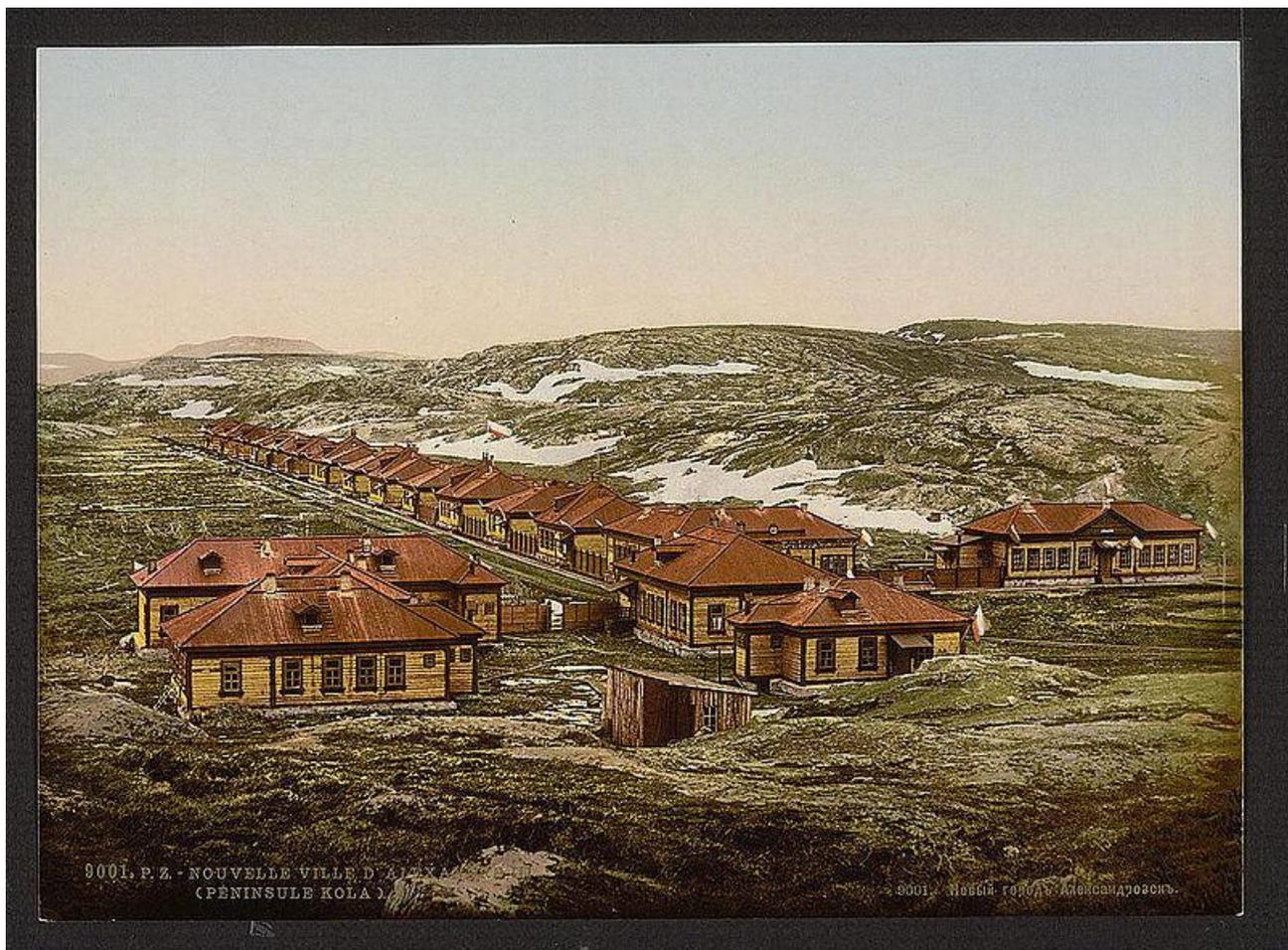
Le 15 septembre 1918, les skieurs embarquent à bord du Nagarenssett, navire anglais, qui lève l'ancre à 23 heures. Le 16, à 11 heures, c'est l'arrivée en Angleterre dans le port de Southampton. Cantonnement à Reast Camp. Le 17, à 18 heures 30, par train direction le port de Lied. Embarquement sur le Leicerstershire. Le 19, à 14 heures, c'est le grand départ.



Reast Camp en juillet 1918

Après 6 jours de mer, avec le danger des mines et des U.boats allemands, le 26 septembre 1918, le bateau entre dans le port de Mourmansk à 22 heures. C'est l'installation dans les dépôts du port.

Le 30 septembre 1918, la compagnie des skieurs embarque sur un chalutier pour se rendre au port d'Arkengelsk, plus exactement au village d'Alexandrovsk dans la presqu'île de Kola.



La compagnie s'installe pour la surveillance et la garde du secteur. Le pays se révèle sauvage et inhospitalier. Le climat est rude et difficilement supportable car l'équipement des chasseurs n'est pas satisfaisant. Les capotes, vareuses et pantalons sont presque complètement usés constate l'attaché militaire. Les soldats français paraissent misérables à côté des Anglais, Canadiens et Américains. Le capitaine Bazal va réussir à faire vêtir ses chasseurs avec le paquetage anglais qui est constitué d'effets chauds. De plus, l'alimentation est également de mauvaise qualité provoquant diverses maladies dont le scorbut. Presque tous les chasseurs de la compagnie feront un séjour en infirmerie pour des carences provoquées par cette mauvaise alimentation. Ces problèmes pèsent sur le moral de la troupe. Les nouvelles de France arrivent très tardivement. Les lettres de la famille et d'Eugénie pour Ernest mettent deux mois pour leurs parvenir. De même pour les journaux. L'éloignement de la France a un autre corollaire c'est qu'il n'y a pas de permission.

Le 11 novembre 1918, par la radio, Ernest et ses camarades apprennent l'armistice. La guerre est finie...mais pas pour eux. Ils restent sur leur secteur. L'hiver est très froid. La température atteint les moins 40 degrés. La neige est abondante.

Le 26 novembre 1918, les troupes sont déplacés en train sur Loparskaia sur la ligne du Transsibérien. Les chasseurs doivent assurer la libre circulation sur cet axe.

# La 2<sup>e</sup> Compagnie de skieurs à Mourmansk

(le Cor de janv.-fév. 1978)



Le 16 décembre 1918 dans un froid terrible une reconnaissance de la presqu'île de Kola est effectuée.

Le 1er janvier 1919, c'est la nouvelle année à Loparskaia pour les alpins. Le moral baisse car les officiers ne parlent pas de retour en France.

Le 10 janvier 1919, un paysan russe vole du matériel aux français. Il est arrêté et envoyé à Mourmansk pour être jugé. La vie se déroule monotone en patrouille à skis, ou avec les chiens de traîneaux. Et toujours ce froid terrible.

Le 04 février 1919, c'est enfin les premières démobilisations. Quelques soldats sont renvoyés en France.

Le 09 février 1919, la compagnie de skieurs embarque pour Soroka un peu au Sud toujours sur la ligne du Transsibérien. Il faut quatre jours de trains pour arriver à destination. Installation dans le village de Shinaï.

Le 15 février 1919, la compagnie est avertie qu'elle va participer à une opération de combat contre les bolcheviques qui ont réussi à mettre un train sur la ligne transsibérienne et il roule vers eux plein Nord. Ils combattront avec les Anglais, les Serbes, les Canadiens.

Le 16 février 1919, c'est en traîneaux que la compagnie prend le départ à 09 heures. A 19 heures, elle arrive à Sommsky-Post. Le lendemain nouvelle journée de traîneaux de 7 heures à 15 heures pour arriver à Sommostrovo. Elle repart à 23 heures pour arriver le lendemain à 12 heures à

Koïkensä. Départ à 23 heures, pour arriver à Segesha à 09 heures. Elle quitte les traîneaux, se met en ordre de combat et progresse vers la gare. Elle est rapidement accrochée par des sentinelles ennemies qui se sauvent à la riposte des Français. Les chasseurs poursuivent leur progression. A la lisière d'un bois, la compagnie est prise sous une fusillade nourrie. Le train bolchevique est en gare. La locomotive supporte deux mitrailleuses. Mais la hargne des chasseurs oblige le train à reculer et les bolcheviques se replient. La gare est prise et la fouille des maisons commence. Les troupes alliées placées au Sud rejoignent les Français.

A 12 heures, le combat est terminé. Le pont de la gare est intact et gardé par les chasseurs.

Le 20 février 1919, une patrouille signale qu'un train bolchevique arrive. Une embuscade est mise en place le long de la voie ferrée. C'est l'ouverture du feu à l'arrivée du train. L'ennemie saute du train et le combat s'engage, intense. Au bout d'une heure et demie de combat, il faut reculer et revenir sur la gare pour ne pas être contourné. Les chasseurs retrouvent les troupes alliées et le combat reprend contre les rouges et durent jusqu'à 20 heures, heure à laquelle les bolcheviques se replient.

Le 21 février 1919, la compagnie assure la garde du pont et effectue le service de surveillance du secteur. Il est prévu que ce service sera relevé tous les deux jours. Trois soldats sont renvoyés à l'hôpital de Mourmansk pour gelures.

Le 24 février 1919, la compagnie se mutine. Les Anglais refusent contrairement aux engagements pris, de procéder aux relèves toutes les 48 heures. Le 28 février 1919, le Colonel BEGOU commandant le corps expéditionnaire vient sur place. Les chasseurs lui expliquent leurs revendications à savoir la relève prévue, et surtout qu'ils ne veulent plus se battre alors qu'en France c'est la démobilisation, et qu'en plus aucune déclaration de guerre n'a été faite contre le nouveau gouvernement russe. Le Colonel BEGOU assure qu'ils se défendront s'ils sont attaqués mais qu'ils ne mèneront plus de combats de conquête de terrain.

Le 02 mars 1919, les Anglais disent vouloir prendre la place des chasseurs pour la relève prévue. Les chasseurs refusent de partir seulement pour deux jours, c'est donc une nouvelle mutinerie. Le message suivant arrive à Segesha adressé par le Colonel Begou : *Par ordre du Général Price commandant la 237ème Brigade, d'accord avec le colonel Begou, la 2ème compagnie de skieurs a à tenir garnison d'une façon définitive à Somski-Posad pour permettre aux troupes russes qui s'y trouvent, d'être envoyées en avant. Mission : assurer le cantonnement des troupes de passage allant de la région de Mourmansk à Arkangelsk et éventuellement de convoier le matériel sur la route d'Arkengelsk.*

Le 03 mars 1919, cet ordre est lu au rassemblement de la compagnie. Chaque chasseur est ensuite appelé individuellement après lecture de l'article 218 du Code de Justice militaire parlant du refus d'obéissance en présence de l'ennemi passible du Conseil de Guerre. Chaque gradé ou chasseur déclarera accepter ou refuser l'ordre donné. Seuls cinq chasseurs refusent. Ernest a signé l'ordre le jour de son anniversaire (23 ans)

Le 05 mars 1919 la compagnie de skieurs se met en route. Parmi ceux-ci les chasseurs MORAND, Ernest HUMBERT, MONTAGNIER, ROGER, poursuivent la route pour être démobilisés.

Ils resteront à Mourmansk en attendant leurs départs.

Le 25 mars une grande partie de la compagnie de skieurs est regroupée à Mourmansk. Ernest et ses amis sont occupés à vider les entrepôts de munitions pour mettre les caisses dans les bateaux

qui doivent les rapporter en France ou en Angleterre.

Le 09 juin 1919, c'est enfin l'embarquement sur le Stephen, navire anglais, pour 4 officiers et 206 hommes de troupes. A 08 heures du matin, le Stephen quitte le port de Mourmansk.

Après huit jours de mer, le 16 juin 1919, c'est l'arrivée à Dunkerque à 08 heures, et un cantonnement à la caserne Jean-Bart.

Le 18 juin 1919, Ernest est de nouveau muté au 28ème B.C.A. C'est surtout un mouvement administratif.

Le 19 juin 1919, tous les hommes sont mis en permission de détente. Ernest après un long voyage en train retrouve sa vallée des Belleville et sa famille et Eugénie. Il a seulement 23 ans depuis quelques mois. Il reprend son travail à la ferme. Malgré son jeune âge, Ernest est marqué par les combats terribles auxquels il a participé. Il a perdu des camarades, broyés, mutilés, disparus par les obus, il a connu les assauts à la baïonnette, les corps à corps, les souffrances physiques dues à la pluie, au froid, à la boue, la fatigue extrême des marches et de décompensation des jours d'après combats. Comme tous les autres, il parlera très peu de cette tranche de vie qui est finalement inracontable.

Le 22 septembre 1919, Ernest se rend à la caserne du 97ème Régiment d'Infanterie Alpine à Moutiers, et rend son paquetage, et il est démobilisé avec son certificat de bonne conduite.

Le 13 novembre 1919, à Saint Martin de Belleville, il épouse CHARLES Eugénie Alphonsine. Cette année-là, il y aura 22 mariages dans la commune.

Ernest et Eugénie auront deux filles, Marguerite née en 1921, et Denise née en 1929.

En 1927, Ernest travaille comme ouvrier journalier dans les fermes de Moutiers, et il habite avec sa femme et ses enfants, au 25 Faubourg de la Madeleine, dans la maison du cafetier Duboin.

En 1935, Ernest revient au Villard et devient patron agriculteur. Le 19 septembre 1964, à 68 ans, il décède à l'hôpital de Moutiers. Il faut se souvenir qu'il a fait partie des 210 hommes qui seront les derniers à avoir été en situation de combat après le 11 novembre 1918.